

Xavier Gélinas. *La droite intellectuelle québécoise et la Révolution tranquille*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2007. 486 p.

Sean Mills

Volume 9, numéro 1, automne 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1022823ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1022823ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (imprimé)

1927-9299 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mills, S. (2008). Compte rendu de [Xavier Gélinas. *La droite intellectuelle québécoise et la Révolution tranquille*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2007. 486 p.] *Mens*, 9(1), 127–131. <https://doi.org/10.7202/1022823ar>

COMPTES RENDUS

Xavier Gélinas. *La droite intellectuelle québécoise et la Révolution tranquille*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2007. 486 p.

Que ce soit en France, aux États-Unis, au Canada anglais ou au Québec, les débats concernant l'héritage laissé par les mouvements politiques des années 1960 influencent encore les débats politiques contemporains. Les historiens étudiant les années 1960, un nouveau domaine de recherche international en pleine expansion, sont de plus en plus conscients qu'il est problématique d'associer de trop près les années 1960 à la gauche et ainsi de ne pas porter suffisamment attention à la manière dont le pouvoir, le conservatisme et l'autorité ont été repensés et se sont reconstitués au cours de cette période. Si les études sur la droite des années 1960 se sont multipliées au niveau international au cours des dernières années, elles n'ont guère inspiré les historiens québécois. C'était jusqu'à la publication de l'ouvrage de Xavier Gélinas, *La droite intellectuelle québécoise et la Révolution tranquille*, qui ajoute beaucoup à notre compréhension de la période.

L'histoire de la droite, tout comme celle des années 1960 en général, est particulière au Québec. Par exemple, contrairement à ce qui s'est passé ailleurs, les années 1960 ne sont pas marquées par la consolidation des forces de droite dans la province, mais par leur défaite. Entrée dans les années 1960 avec beaucoup d'énergie, la droite en est sortie exténuée.

Gélinas amorce son histoire en 1956, avec la réélection de l'Union nationale de Maurice Duplessis et la galvanisation des forces d'opposition. Les diverses forces de droite s'unissent alors pour contrer la montée de l'opposition. Elles forment alors un important réseau d'individus partageant des

références, des principes et des valeurs communes. La droite possède également nombre de publications financées par des fonds publics provenant du gouvernement de l'Union nationale. Malgré leurs divergences de vues, les intellectuels de droite articulent une vision du monde cohérente jusque dans les premières années de la décennie 1960. Loin de s'opposer aveuglément aux premières réformes de la Révolution tranquille, ils voient de manière positive l'expansion de l'État provincial et le renouvellement du nationalisme accompli par le gouvernement de Jean Lesage.

Pourtant, malgré l'enthousiasme initial, la droite se désagrège peu à peu, alors que ses membres se dispersent. Elle cesse alors d'être une force sur laquelle il faut compter. Plusieurs raisons internes et externes expliquent son déclin. Alors que les partisans de droite croyaient en une Église catholique très hiérarchisée, l'Église elle-même subit de profondes transformations, perdant en partie le pouvoir sur lequel reposait son autorité. De plus, bien que les gens de droite aient été au centre des luttes nationalistes en faveur de l'autonomie provinciale, du nationalisme, du séparatisme et de la quête d'autonomie avant la Révolution tranquille, ces luttes sont de plus en plus associées à la gauche dans les années 1960. Ces transformations engendrent de la confusion au sein des intellectuels de droite. Chacun adopte des positions différentes. Le mouvement cesse de parler d'une seule voix. Il se discrédite et devient de plus en plus marginal tout au long de la décennie.

Après avoir raconté la montée et la chute de la droite dans la première partie de l'ouvrage, Gélinas analyse avec force détails les grandes idées du mouvement. Il réussit à démontrer son importance et sa complexité au début des années 1960. Néanmoins, les lecteurs auront probablement des réserves sur certains choix de l'auteur. Par exemple, Gélinas explique dès

le départ qu'il entend étudier seulement les Québécois « de souche », ignorant aussi bien les immigrants que les anglophones. Selon l'auteur, les groupes minoritaires ne pouvaient s'exprimer en français alors que les anglophones ne montraient guère « un intérêt vif et soutenu aux affaires politiques, nationales et identitaires de [leur] province » avant la fin de la décennie (p. 9-10). Alors que l'étude de la pensée de la droite francophone est légitime en soi, la manière cavalière avec laquelle les groupes non francophones sont écartés est regrettable. Sans plus de réflexion, l'histoire des traditions politiques au Québec est de nouveau définie en termes ethniques et linguistiques. Si l'auteur avait pris en compte les nombreuses manières dont les idées conservatrices ont été articulées et reformulées par différents groupes dans les années 1960, il aurait pu à la fois procéder à une analyse plus complète de la réalité québécoise et relativiser son déclin drastique.

L'ouvrage porte essentiellement sur des hommes, à quelques rares exceptions près. L'analyse aurait été plus nuancée et plus fine si l'auteur avait pris en compte ce biais, avec toutes les conséquences théoriques qu'implique une étude des discours basée sur le genre. Les quelques pages dédiées à la position de la droite quant aux différences fondamentales entre les hommes et les femmes, à son antiféminisme et à son adhésion à une conception masculine de l'autorité sont insuffisantes. Il serait certainement possible de soutenir que l'ensemble du projet politique de la droite était imprégné d'une certaine conception du genre et que ce projet reposait sur le maintien de la subordination des femmes, des pauvres, des travailleurs et des enfants.

Cette étude aurait aussi été plus riche si Gélinas avait considéré le fait que ces écrivains vivaient et travaillaient dans une société multiculturelle complexe. Bien que cette réalité soit parfois mentionnée, elle n'est jamais discutée. Pensons à

la question de la race. Il est vrai que Gélinas discute longuement de la manière dont la droite concevait la « nation » (en termes plus culturels qu'ethniques) et dont les auteurs réfléchissaient aux autres groupes ethniques. Il va aussi loin qu'à présenter le racisme vicieux de Robert Rumilly dans toute sa laideur, tout en affirmant que cette attitude raciste était exceptionnelle. La manière avec laquelle le racisme de Rumilly est minimisé et présenté comme une exception au sein d'une droite qui croyait à peine à la différence entre les groupes ethnoculturels soulève néanmoins quelques questions. Gélinas soutient que la droite dans son entier – Rumilly mis à part – aurait aisément pu se rallier à ce passage écrit par Raymond Barbeau et publié dans *Laurentie* : « Nous rejetons la xénophobie tout autant que le racisme » (p. 239). L'auteur semble alors oublier que les conceptions raciales n'influencent pas uniquement la politique formelle. Elles influencent aussi, de manière plus subtile quoique pas nécessairement moins virulente, les systèmes culturels, les langues, les attitudes et le vocabulaire. Est-ce possible d'affirmer que l'obsession de la *Laurentie* envers le « problème » du Québec, c'est-à-dire d'une nation « blanche » qui n'est toujours pas décolonisée alors que les nations « noires » avaient déjà atteint leur indépendance, était dépourvue de considérations raciales ? Est-ce possible d'étudier la métaphore comparant les Canadiens français à des « indigènes » (p. 284) ou alors décrivant « l'attitude rhodésienne » (p. 293) des Anglo-Canadiens sans faire appel aux études sur la théorie critique des races ?

Malgré tout, l'ouvrage de Gélinas ouvre de nouvelles avenues de recherche. Il soutient avec force que nous ne devrions pas conclure à la superficialité de la vision de la droite étant donné sa défaite. Nous ne devrions pas non plus voir sa défaite comme inévitable, à cause de son manque d'imagination ou de son refus à regarder vers l'avenir. Bref, il nous faut

regarder le passé historiquement. L'auteur soutient qu'en faisant cela, nous constaterons que la droite n'était pas un projet basé sur une vision surannée et passéiste, mais « un contre-projet cohérent, rajeuni, positif et vivant » (p. 6). Gélinas reconnaît que le style, l'image et le vocabulaire de la droite étaient dépassés, mais il soutient qu'il serait erroné d'en conclure que ses idées n'avaient pas de substance, de profondeur et de vitalité.

Il est clair que pour Gélinas la droite de la Révolution tranquille a articulé la voie qui n'a pas été prise, a présenté un modèle de développement qui aurait créé une société plus cohérente et harmonieuse. Il est douteux que plusieurs soient d'accord, même dans le contexte d'une renaissance conservatrice. Néanmoins, en éclairant l'altérité du passé Gélinas ouvre la voie à de nouvelles questions. Il prouve que nous devons approcher historiquement la Révolution tranquille afin de comprendre les années 1960 au Québec, aller au-delà des interprétations téléologiques du néo-nationalisme et reconnaître que plusieurs individus et groupes ont imaginé divers processus de modernisation. Se souvenir, étudier et débattre toutes les idées produites durant cette époque ne peut que remettre en question les téléologies du présent. C'est en agissant de la sorte que nous donnerons une nouvelle vie aux vieux débats concernant cette période mouvementée.

Sean Mills
Department of English
New York University

Traduction : Michel Ducharme